L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 1er AOUT 1884. 57ème Année.

Dufour, Dumas & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, La. as Second Class Matter

NOUVELLE-ORLEANS.

VENDREDI. 1er AOUT 1884.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les per tours.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an (Renferme deux feuilletons.)	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc, qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par H. Stern & Co., No 35 rue de Chartres bottes, souliers et brodequins.

Secours aux industries sucrières.

Il y a quelques jours, nous apprenions que M. Loring, commissaire de l'agriculture, à Washington, avait demandé au Congrès un crédit de $30,000, qui serait consacré au développement des industries sucrières de l'Union.

Cette proposition avait été reprise en sous œuvre par le sénateur Plumb qui regardait la somme comme insuffisante. Sur sa motion, le crédit était élevé à $50,000. Voilà, assurément, une excellente idée et une bonne action, dont nous ne pouvons que féliciter le gouvernement général. Au lieu de sacrifier, comme le font les rêveurs du Libre-Echange, les industries du pays à une théorie qui n'a jamais passé complètement du domaine de la spéculation dans celui des faits, à laquelle ne croient même pas, et dont cherchent, à chaque instant, à éluder les conséquences, chez eux, ceux qui s'en font les plus ardents promoteurs, au dehors, le législateur a vu, dans la crise que nous traversons, une occasion de venir en aide à celles qui sont en danger, de développer celles qui sont encore au berceau, et de réagir, par l'augmentation de la production, intérieure, contre les envahissements de la production étrangère—le telle sorte, que le travail national, loin de succomber à l'épreuve terrible à laquelle il est soumis, en sorte triomphant et plus puissant qu'auparavant.

Telle est la véritable politique économique de tout pays, qui a le sentiment de ses véritables intérêts. A vrai dire, il n'y en a pas d'autres; c'est celle de l'Angleterre avec son libre-échange élastique, qu'elle allonge ou raccourcit, suivant les besoins du moment et les circonstances diverses où le hasard la jette—protectrice avec ses colonies, parce qu'elles lui assurent des marchés pour écouler ses produits; libre échangiste avec les autres nations, parce que, manufacturant à plus bas prix et plus abondamment qu'elles, elle a plus de chances de les envahir de ses marchandises, que d'être envahie par leurs. Ce que poursuit la Grande Bretagne par le libre échange, parce qu'elle se sent plus forte que ses concurrents—à savoir, le développement, toujours plus grand, du travail national—les Etats-Unis le rechercheront par la protection, parce qu'ils ne se croient pas, pour le moment, en état de lutter à armes égales avec les autres peuples; les moyens sont différents, le but est le même. La première de ces deux puissances est arrivée au libre échange par la protection; qui sait si l'Union Américaine, fortifiée à son tour par le même système, n'arrivera pas bientôt au point qu'a atteint sa rivale d'outre-Atlantique, et si avant un quart de siècle, les rôles ne seront pas intervertis.

En attendant, le gouvernement a saisi l'occasion de la résolution de travailler au perfectionnement des méthodes suivies jusqu'ici, dans la fabrication du sucre, aux Etats-Unis. Il voudrait propager en Louisiane le système de la "diffusion," dont les essais ont donné de merveilleux résultats.

Nos planteurs sucriers connaissent, aussi bien que nous, ce procédé. Il consiste à faire passer la canne sous un appareil qui la divise, la hâche en menus morceaux, trempés ensuite dans l'eau; l'extraction se fait alors avec une facilité extrême, et l'on arrive à tirer jusqu'à 96 pour cent de la matière sacharine contenue de la plante.

Nous n'avons, ni nous ni d'autres, à leçon, à cet égard, à nos habiles sucriers; ils apprécient, tout aussi bien que nous, la supériorité du procédé. Mais, dans un pays appauvri comme le nôtre, il est difficile d'opérer, du jour au lendemain, une révolution dans la fabrici et de substituer à des machines déjà fort coûteuses, qui représentent un énorme capital, d'autres machines nouvelles plus coûteuses encore peut-être, et dont l'achat exigerait d'immenses dépenses.

C'est ici que le gouvernement a compris qu'il avait à jouer un rôle important, presque paternel. Il se propose d'établir, en Louisiane, une batterie de diffusion qui fonctionnera immédiatement, et rendra d'immenses services a nos planteurs obérés. L'exemple trouvera bientôt des imitateurs, le mouvement bien imprimé ne s'arrêtera plus, et la transformation s'accomplira rapidement, malgré les nombreux et puissants obstacles qu'elle rencontrera, et dont le plus redoutable est le manque de capitaux.

Il faut, pourtant, être conséquent avec soi-même et ne pas chercher à renverser, d'une main ce que l'on a édifié, de l'autre.

La première condition nécessaire au développement d'une industrie, comme la nôtre qui exige de fortes dépenses et un très contexe outillage, c'est la sécurité, une sécurité complète. Comment un planteur qui possède déjà un matériel considérable, lequel a absorbé un capital énorme, osera-t-il se permettre de nouvelles dépenses plus considérables encore, s'il est soumis aux fluctuations incessantes d'un tarif qui tantôt monte, tantôt baisse, et ne sème, aujourd'hui, l'espoir que pour le chasser demain et le remplacer par l'attente d'une ruine presqu'inévitable.

Tant que la menace restera suspendue, comme une autre épée de Damocles, sur la tête du planteur, il sera impossible à ce dernier de se lancer hardiment en avant, crainte de rencontrer un précipice, à chaque pas, ou d'être renversé par un coup de fouble inattendu.

On se plaint de ce que l'industrie sucrière Louisianaise n'ait pas, au point de vue du rendement, fait tous les progrès qu'elle semblait promettre; à qui la faute, si ce n'est à ceux qui la tiennent sans cesse sur le qui-vive et ne lui laissent entrevoir que de cruelles incertitudes! Oui, à la rigueur, notre industrie pourrait arriver à alimenter abondamment la lute l'Union, à condition, toutefois, que l'Union lui donne assez de sécurité pour se lancer dans l'arène, avec un personnel et un matériel, dont la situation du moment lui interdit de s'entourer.

L'appui que le gouvernement général vient accorder à la canne, il le promet également au sorgho et à la betterave. Pourquoi donc pas? Nous n'avons jamais été les ennemis de la concurrence intérieure; elle est la mère de tous les progrès, l'ennemie de tous les monopoles. Nous ne réclamons que le droit de vivre et la liberté de travailler—rien de plus. Que l'industrie du sorgho se développe dans le Kansas, l'Indiana, le New Jersey; celle de la betterave dans l'Oregon et le Nord de la Californie, rien de mieux. Tout cela ne contribue-t-il pas à former la grande industrie nationale du sucre?

Ces trois branches, unies, sont, du reste, bien loin de répondre aux besoins du pays, puisque la canne n'a produit, l'an dernier, que 200.000,000 de livres, le sorgho 1,000,000, et la betterave 1,250,000—soit un douzième de la consommation générale. Nous saisons donc l'entrée, dans la lice, des deux industries, que nous ne considérons pas comme des rivales à redouter, mais comme de puissants auxiliaires, qui nous rendrons de précieux services.

M. SALVADOR FERNANDEZ est mort hier matin, à l'âge de 88 ans. La colonie espagnole de notre ville perd en lui un de ses membres les plus dignes, la Nouvelle-Orléans un de ses citoyens les plus honorables.

Après avoir fait, par plusieurs navires dont il était propriétaire, un commerce important entre la Havane et le Mexique, il vint s'établir parmi nous en 1829, et fonda en 1830, sous la raison Fernandez & Cie., une maison que dirige à cette heure M. J. J. Fernandez, son fils, M. George Fernandez, son petit-fils.

M. Fernandez ne tarda pas à se créer dans notre métropole la réputation et l'influence que méritaient ses talents, son expérience et les principes d'honneur auxquels il resta fidèle jusqu'au dernier moment. Les grandes opérations de sa maison ne lui laissaient guère de loisir, mais il consacrait à l'étude et à l'exécution des mesures d'intérêt public les instants qu'il prenait aux affaires.

C'est lui qui organisa, avec MM Manuel Blanco, José Llacé et José de Bon, oncle de M. José A. de Bon, négociant de notre ville, la compagnie des Cazadores de Orléans," une de celles dont notre ancienne milice était fière.

Mr. Fernandez est né à Del Rosal, Galicie, Espagne. Il a épousé, peu de temps après s'être fixé parmi nous, une fille de l'amiral américain Baldwin, et a de nombreux descendants.

Ses funérailles auront lieu cet après-midi, à cinq heures. Le convoi partira de sa dernière résidence, rue de Chartres, No 257. Nous publions, à cet effet, dans une autre colonne, une annonce de M. José A. de Bon, gendre du défunt.

Nous prions la famille d'agréer l'expression sincère de notre vive sympathie.

Pour les victimes du choléra en France.

Nous avons reçu hier la lettre suivante, accompagnée d'un chèque de cinquante dollars:

Nouvelle-Orléans, 31 juillet 1884.

"Messieurs les Editeurs de l'ABEILLE:

"Le Conseil de Direction de l'UNION FRANÇAISE nous a chargés de vous remettre, avec ces lignes, un chèque de $250—pour être consacré au soulagement des victimes du choléra en France.

"Le Conseil a considéré comme un devoir de répondre sans délai à votre appel en faveur de nos compatriotes frappés par le fléau. Il regrette que l'aide qu'il doit aux misères locales le mette dans l'impossibilité de contribuer plus largement.

"Veuillez agréer, MM. les Editeurs, avec nos meilleurs souhaits pour le succès de votre généreuse initiative, l'assurance de tout notre dévouement.

"Pour le Conseil de Direction de l'UNION FRANÇAISE,

F. TUJAGUE, Président.
DR PHILIPPE BERGE, Secrétaire.

Merci à l'Union Française, au nom de ses compatriotes atteints par l'épidémie. C'est surtout dans ce cas que l'on peut dire: "qui donne ce qu'il peut donne ce qu'il doit," et a la conscience nette.

Nous avons, d'ailleurs, bon espoir de voir bientôt cette contribution s'augmenter d'un appoint considérable. Nos lecteurs ont, en effet, pu remarquer dans nos colonnes, d'annonces que le "Comité des Trente" propose d'affecter, sur le reliquat de la Fête Nationale, $500 aux victimes du choléra. Idée heureuse s'il en fut. Nulle doute que cette décision, aussi patriotique que bienfaisante, sera ratifiée par les résidents français convoqués en assemblée générale pour dimanche.

Nous avons également reçu quelques souscriptions particulières. Nous publierons dimanche notre première liste. Nous prions de nouveau les personnes qui ont le désir de contribuer, de bien vouloir le faire sans retard.

On sait que les souscriptions qui nous seront adressées doivent être publiées dans l'*Abeille* et la *Courrier des Etats-Unis* et transmises par l'administration de ce dernier journal, avec les noms des donateurs, au gouvernement de la République française.

Nos lecteurs ont pu voir, dans nos dépêches d'hier, que si la mortalité semble diminuer à Toulon et à Marseille, elle augmente dans d'autres localités.

"On rapporte, nous disait le télégraphe, que la population d'Arles fuit la ville et se réfugie dans les fermes avoisinantes. Les fugitifs sont jetés pêle-mêle dans des cabanes. Les malades sont entièrement négligés. On cache un grand nombre de cas aux autorités"....—Ce qui semble indiquer que la mortalité serait supérieure aux chiffres officiels que nous connaissons.

"A Marseille, disaient encore les dépêches, le choléra gagne en étendue ce qu'il perd en intensité. Le fléau a fait son apparition dans plusieurs villages, qui avaient été jusqu'ici indemnes."

Comme on le voit, le danger est loin d'être passé, et l'on ne prévoit pas la fin de l'épidémie.

Quand à la misère des classes laborieuses, elle n'a malheureusement pu que s'aggraver. En étendant son œuvre funèbre, le choléra a soumis à son influence, c'est-à-dire, voué à la terreur et à la détresse, une plus grande surface de pays et par conséquent un surcroît de populations.

Nous ne saurions trop faire ressortir la nécessité de contribuer à alléger ces souffrances et à montrer cet esprit de solidarité humaine qui nous a valu, à nous-mêmes, aux jours de nos calamités, une aide si considérable et si efficace.

Nous lisons, dans le *Propagateur Catholique*:

Le temps pour gagner la grande indulgence de la Portiuncule s'ouvrira, dans notre Eglise Cathédrale, vendredi prochain, 1er Août après midi, et se prolongera jusqu'au lendemain 2 Août, au coucher du soleil.

Les fidèles pourront donc commencer leurs visites le 1er Août, à 2 heures P. M. et les continuer jusqu'à la nuit. Le lendemain 2 Août, ils pourront les reprendre à 5 heures du matin, et les continuer jusqu'au coucher du soleil.

Le Saint-Sacrement sera exposé pendant les deux jours, vendredi et samedi, et à 6 heures aura lieu la bénédiction.

Puisseut les enfants dévoués de Saint-François, si nombreux dans cette ville, et tous les catholiques en général, saisir cette occasion pour s'enrichir des trésors spirituels de l'Eglise, renouveler leur dévotion envers le grand Patriarche d'Assise, et surtout prier dans leurs visites pour l'Immortel Pontife Léon XIII, qui porte si vaillamment, au milieu des luttes contemporaines, l'étendard du Christ et de son épouse immaculée.

Lisez, démocrates, lisez.—Nous appelons l'attention sur l'offre libérale faite par cet excellent journal démocratique, THE NATIONAL DEMOCRAT, publié à Washington, D.C. Ou feraient bien d'en profiter. Tous les bons démocrates sont appelés à aider à la circulation du journal l'un parmi eux. On désire en correspondre avec lui. Voir l'annonce.

WEST END.—Nous n'avons entendu M. Fred. Bryant, le cornetiste, qu'une seule fois, et ceux qui nous font l'honneur de nous lire savent qu'il n'est ni dans nos goûts, ni dans nos habitudes de juger sur une audition unique un artiste quel qu'il soit.

Pour peu qu'on ait l'habitude d'entendre chanteurs ou virtuoses, on reconnait qu'il est mille et une raisons qui militent contre ces jugements portés trop hativement. En pareil cas demain fait souvent revenir de l'opinion d'hier.

Ce n'est donc point une opinion que nous prétendons émettre dans ces quelques lignes, mais seulement une impression.

Il nous a paru que Mr. Bryant donne un peu dans le travers de ceux qui s'appliquent à faire de la musique qui n'en est pas. Nous nous expliquons. Les morceaux qu'il a exécutés le soir où nous l'écoutions, sont vraiment puérils et d'un caractère qui ne donne satisfaction ni à ceux que passionnent le chant, l'expression, ni à ceux qui s'éprennent des virtuosités, des difficultés réussies.

Ce menu airal servi par le cornetiste Américain nous a quelque peu produit l'effet d'un amphitryon qui n'offrirait que des hors-d'œuvre à ses invités et qui ferait desservir, après avoir mis au disposition leurs estomacs par des apéritifs.

En suivant l'instrumentiste, nous nous imaginions qu'il peindrait tout d'abord, mais qu'à la suite de cette mise en train viendrait la partie; nous l'attendons encore.

Pour notre part ce que nous demandons avant tout à un instrumentiste, ce dont nous nous contenterions très volontiers, ce qui nous captiverait une soirée entière, fût-ce même par la température actuelle, c'est le langage de l'âme s'exprimant avec émotion et dans une belle page. Ce chant, nous ne l'avons pas rencontré chez M. Bryant; cette émotion éprouvée par l'artiste et par lui transmise faisait défaut.

Ce qui nous a frappé tout d'abord chez l'artiste, c'est, nous regrettons de l'écrire, une froideur continue, comme systématique, l'absence de rêverie, de poésie, un nous ne savons quoi de prosaïque, de terre à terre.

Que si cette poésie et cette rêverie avaient été remplacées par des difficultés audacieusement attaquées, brillamment vaincues, nous aurions point trouvé là—à notre point de vue vrai ou faux—une compensation—car nous n'avons qu'une admiration fort tempérée pour les tours de force envahissants; néanmoins nous aurions constaté le fait et signalé un but atteint.

Mais fant-il l'avouer, rien jusqu'ici ne nous surprend dans ce mécanisme. Nous avons même eu perceivoir de ci de là que les traits de l'exécutant n'étaient pas toujours purement détaillés, bien arrêtés, bien assurés. Parfois cela manquait de netteté, de sûreté; il nous paraissait y découvrir de l'indécision, de la confusion.

M. Bryant a certainement la connaissance de son instrument; pour arriver au nom qu'il s'est conquis, il a dû s'en assurémnt se livrer à un travail sérieux. Aussi attendons-nous de lui mieux que ce que nous avons entendu.

Nous espérons d'abord qu'il secouera cette froideur forcément communicative qui semblait amoindrir ses moyens dans la soirée qu'il nous rappelons ici; nous aimons à penser que c'est par accident, par mauvaise disposition, qu'il avait l'air d'un homme accomplissant une tâche, abrégée autant que faire se pouvait, plutôt que d'un artiste faisant de l'art avec chaleur, avec élan, avec amour.

Quand il jouait, on eût dit qu'il éprouvait, riquerons-nous le mot? qu'il éprouvait de l'ennui. Or l'ennui amollit, rend inoolore. Il y avait comme de la lassitude sur ce visage, exhibérant de jeunesse pourtant.

Nous désirerions aussi, pour M. Bryant et pour nous, qu'il choisit quelquefois l'un de ces morceaux larges, développés, sérieusement traités, à l'expression multiple, où l'artiste peut verser son âme et donner ces nuances de sentiment qui sont, en fin de compte, la moelle même de la musique et qui ne permet l'expression, et font qu'elle s'empare de votre être, et le berceat, un moment du moins, en l'entraînant loin des banalités de la vie. Hors de là pas d'artiste arrivé au sommet, accomplit-il tous les prodiges du mécanisme.

Ce soir *Les Cloches de Corneville* avec Mmes Selina Dolaro, Hattie Richardson, MM. Campbell, Bell, Vincent, etc., etc.

Avant l'opérette et pendant ses entractes M. Bryant se fera entendre.

MILNEBURG.—Chaque jour la troupe du théâtre de Milneburg gagne en popularité. Si bien que le monde s'y porte régulièrement, demeure aux représentations jusqu'au dernier baisser de rideau, et multiplie les *bis*, sans songer à la fatigue ainsi imposée aux acteurs, qui du reste y mettent infiniment de bonne grâce.

Le programme est invariablement une mélodieuse trée adéquate, un gombo, comme nous disons ici, où il entre un peu de tout et qui plaît à tous.

Et vous le savez, ce gombo là, fort joliment cuisiné, est offert gratis.

Ne manquez donc pas de patronner ce gentil village de Milneburg qui a entamé le chapitre des améliorations et ne manquera pas de le poursuivre.

PAVILLON FARANTA.—M. Louis Warwick attire toujours la foule dans son rôle de Davy Crockett. C'est un favori de ce public du Pavillon; public exceptionnel, qui s'amuse sincèrement et croit toujours devoir fêter ceux auxquels il doit de très agréables Soirées et Matinées, et qu', pour chacune de celles là, ne demandent au spectateur que dix cents.

Ces dix cents se multiplient, d'ailleurs, dans une proportion telle que Mr. Faranta a acheté, nous dit-on, le terrain qui lui a porté bonheur, et se propose d'y élever, d'y improviser un amphithéâtre de premier ordre, digne de l'année de l'Exposition.

Nous sommes heureux de ce résultat; ainsi a commencé la fortune de plus d'un impresario maintenant au sommet. Ce soir *Daby Crockett*.

Le *Foyer Créole*, paroisse St-Jacques, Louisiane, du 30 juillet:

Nous avons reçu de magnifiques échantillons de cannes provenant des habitations de M. Charles Plaisance et de M. Félicien Chauvin. Celles de M. Plaisance atteignent une hauteur de 12 pieds et 3 pouces, y compris les feuilles, et comptent 14 nœuds rouges, ayant 3, 4 et 6 pouces de longueur. On nous assure que M. Plaisance possède 20 arpents de cannes semblables. Celles de M. Chauvin, quoique un peu moins grandes, sont fort belles pour la saison, d'autant plus, qu'en général, les cannes sont très petites un peu partout.

—On nous écrit, de Welcome P. O., que dernièrement le service postal est des plus agréables. Les habitants se sont cotisés et paient une subvention au porteur de la malle pour un travail du dimanche. De cette façon, ils ont leurs journaux et leurs lettres tous les jours de la semaine.

Ici, à Convent P. O., nous jouissons du même privilège sans encourir aucune dépense. Nous avons en occasion de voir le contrat du mail carrier, par lequel il s'engage à faire le service autant de fois par jour et par semaine que le bureau général des postes pourra le juger utile.

—L'honorable juge Poché et sa charmante famille sont arrivés à St Jacques, jeudi dernier. Comme toujours, ses nombreux amis ont reçu avec le plus grand plaisir l'ami, l'avocat, le juge que Saint Jacques sera toujours fier d'appeler son fils privilégié.

—Le jury de police était convoqué en séance, jeudi dernier, pour terminer la révision des listes d'assessements; mais, faute de quorum, il a dû s'ajourner à demain.

—Le gouverneur McEnery a nommé les officiers suivants pour le 5me ward de la paroisse: M. Claude Remondet, juge de paix; César Zellar, constable; M. Augustin Boulet, membre du jury de police, en remplacement de M. Félix Falgoust; M. Augustin Bourgeois, juge de paix du 6me ward.

—Décédée, dimanche, à 3 heures et demie du matin, après une longue et cruelle maladie, à l'âge de 60 ans et 10 mois, Mme Tecié Nicole, née Justine Poirier. Une foule nombreuse assistait aux funérailles qui ont eu lieu, lundi matin à 9 heures, à l'église St-Michel.

Nos sincères condoléances à la famille.

La duchesse de K.... questionne Boireau sur son passé.

—Ah! dusèche, répond le bohème, je vois bien que vous voulez me tirer les microbes du nez!

Etant donné, dit le *Figaro*, qu'on ne connaît aucun remède infaillible contre le choléra, toutes les tentatives sont bonnes à faire; nous croyons donc intéressant de donner l'hospitalité à la communication suivante:

Cher monsieur,

Permettez-moi d'emprunter la publicité de votre estimable journal pour faire savoir que je tiens à la disposition des médecins de Toulon, Marseille ou autres villes où le choléra sévit, une vingtaine de manipulateurs à inversion de courant, à titre complètement gracieux et dans un but humanitaire.

Je crois que l'électricité peut jouer un rôle utile pour combattre la paralysie du cœur. Elle doit être, grâce aux courants inverses, un réactif puissant, appelé à tuer le microbe,—si microbe il y a,—ou tout au moins destiné à le gêner dans son envahissement au point de vue de la circulation dans le sang.

Je ne suis pas médecin, et je n'aime pas a m'immiscer en des choses que j'ignore. Mais en 1859 j'ai eu le choléra dans toute sa force, c'est donc à titre d'ancien client que j'en parle.

Mon régiment, le 43me de ligne, était campé dans un couvent près de Tortone. A huit heures et demie du matin, j'étais encore très valide. J'avais dix-neuf ans et je ne pensais guère qu'une heure et demie plus tard, le médecin-major, M. Louis, dirait en parlant de moi à l'infirmier: "Donnez-lui quelques gouttes d'opium pour lui rendre ses derniers moments plus doux; il est perdu!"

J'avais toute ma connaissance malgré les convulsions qui me faisaient danser d'une manière infernale. Mon corps s'enlevait à près de quatre-vingts centimètres de terre.

Au moment où l'infirmier approchait son flacon je saisis sa main, je cassai avec les dents le goulot de la bouteille d'opium et j'avalai les vingt deux gouttes que ce flacon contenait.

Puis, comme le régiment était obligé de se replier sur Voghera, on me plaça sur deux fusils et les hommes de ma compagnie m'emportèrent.

Le temps pressait.....On allait me laisser là. Le commandant de la batterie qui marchait avec nous permit qu'on me déposât sur le caisson d'une pièce, en ajoutant que, s'il était obligé de faire usage des pièces, il me ferait déposer dans un fossé.

En arrivant à Voghera, on me mit sous une tente mal fermée: l'orage dura plusieurs heures. Pendant trois jours et trois nuits, je restai sous une tente où l'eau débordait. Le service d'ambulance n'existait pas encore, et les hommes de ma compagnie, très inexpérimentés, car nous étions au début de la campagne (mai 1859), n'avaient pas songé à faire la rigole réglementaire pour l'écoulement des eaux.

Quoi qu'il en soit, fût-ce l'orage, fût-ce les secousses, trois jours après, je reprenais mon service et je n'avais mangé qu'une cuillerée de bouillon pour tout médicament.

En voyant mourir tant de gens à Toulon et à Marseille, je me demande si l'électricité ne pourrait pas, mieux que l'orage et la couche, sauver le malade, servir de réactif et remplacer le bizarre traitement, qui a amené ma guérison et que je viens de vous relater.

Il peut ne pas être pratique de promener les malades dans des conditions analogues à celles que j'ai rappelées ici; nous aimons à penser que c'est par accident, par mauvaise disposition, qu'il avait l'air d'un homme accomplissant une tâche, abrégée autant que faire se pouvait, plutôt que d'un artiste faisant de l'art avec chaleur, avec élan, avec amour.

Quand il jouait, on eût dit qu'il éprouvait, riquerons-nous le mot? qu'il éprouvait de l'ennui. Or l'ennui amollit, rend inoolore. Il y avait comme de la lassitude sur ce visage, exhibérant de jeunesse pourtant.

Nous désirerions aussi, pour M. Bryant et pour nous, qu'il choisit quelquefois l'un de ces morceaux larges, développés, sérieusement traités, à l'expression multiple, où l'artiste peut verser son âme et donner ces nuances de sentiment qui sont, en fin de compte, la moelle même de la musique et qui ne permet l'expression, et font qu'elle s'empare de votre être, et le berceat, un moment du moins, en l'entraînant loin des banalités de la vie. Hors de là pas d'artiste arrivé au sommet, accomplit-il tous les prodiges du mécanisme.

Ce soir *Les Cloches de Corneville* avec Mmes Selina Dolaro, Hattie Richardson, MM. Campbell, Bell, Vincent, etc., etc.

Avant l'opérette et pendant ses entractes M. Bryant se fera entendre.

CONSULAT DE FRANCE.

Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans.

Comité Consultatif de 6ème Groupe—Arts Industriels.

RAPPORT—A M. le Vicomte Paul d'Abzac, Consul Général, Commissaire de République Française à l'Exposition Universelle de la Nouvelle Orléans.

Machines Hydrauliques.

Dans la Basse Louisiane que nous habitons, le sujet le plus intéressant à l'agriculture, partant à la richesse du pays, c'est d'abord la protection des terres contre les inondations, puis le desséchement de ces terres pour la culture.

Nous n'avons pas ici, à nous occuper de la construction d'endiques, une commission d'ingénieurs nommée par le Gouvernement, et eux de l'Etat sont maintenant chargés de leur construction, malgré toute l'expérience et le savoir des ingénieurs choisis, il arive souvent que ces digues cèdent sous la pression énorme d'un fleuve d'un kilomètre de largeur, et causent des désastres affreux; une quinzaine de levées noie souvent le pays à une centaine de milles de la. Pour remédier contre ces inondations, les planteurs construisent des contre levées sur leur ligne de front, qui s'étend tout sur les deux côtés et sont souvent rallées, et on aux levées des fleuves s'étendent toutefois jusqu'au lit formé par l'alluvion du grand fleuve tout le long de son parcours.

Ici se présente naturellement une étude de ces terrains d'alluvion. Avant que l'Européen n'habitât ses bords du Mississippi ce fleuve s'étendait sur ses deux bordures, tous les printemps, et déposait un limon qui s'avançait entièrement dans la mer, où rejeté par le flot il s'accumulait, montait graduellement et formait le grand delta qui s'avance dans le golfe du Mexique. Sur les bords immédiats du fleuve et de ses mille lenes, le limon le plus épais s'arrêtait, tandis que le plus léger disséminé sur l'étendue submergée, remplissait les bas fonds et élevait progressivement les terrains le long des rives; de là l'aspect général des terres qui forment une série de dos d'âne, dont le lit du fleuve occupe le sommet, et qui en va en descendant plus ou moins rapidement sur les deux côtés jusqu'au marais où la décline se perd.

Un savant géologue, M. E. Thomassy membre de la Société géologique de France avait songé à l'exhaussement du lit de la Basse Louisiane au moyen de la crue périodique du fleuve, en formant sur chaque habitation des bassins devant recevoir à tour de rôle, l'un des grandes crues qui déposent leur limon dans ces bassins les eussent bientôt élevés à la hauteur du niveau du fleuve. Des expériences que j'ai pu faire avec M. Thomassy nous prouvèrent que le système de Victor Forsombrond pour l'atterrissement des marecages en Italie par les "Colmates," pouvait réussir en Basse-Louisiane. Ceci nous a été démontré par un éperon que j'ai construit en 1856 à l'entrée du Bayou Plaquemine, en dirigeant le courant du fleuve pour former un remous derrière cet éperon, il s'est formé en une saison un banc de limon de 6 mètres 70 d'épaisseur sur toute la surface couverte par ce remous.

Cette digression est à point pour renouveler l'attention sur l'immense bénéfice que l'on peut tirer des dépots du cuve par le système des "Colmates" et aussi pour remettre en mémoire les travaux scientifiques de notre prédécesseur et ami, M. E Thomassy.

Pour revenir aux bassins formés par les digues, je citerai comme exemple qui peut servir pour prouver toute la basse Louisiane, les niveaux qui il a été donné de prendre moi-même dans la Nouvelle-Orléans pour le service du bureau du Vieux Carré. La différence entre le haut de la levée et le trottoir de la rue Bourgogne, en suivant la rue Bienville. Une distance d'après prise 640 mètres est de 3m 50 et de la, au niveau de la mer, prise au Lac Pontchartrain a 6 kilomètres, la différence n'est que de 1m 55 faisant en tout 5 mètres 05.

C'est à ces talus que se rattachent les levées dont je parlais plus haut et qui forment des bassins de 10 mètres de large sur 2 de hauteur.

Bien des idées sont été mises en pratique à cette fin et beaucoup ont échoué, en non rempli le but s'agrant le Tympan, le moulin à vis d'Archimède, la pompe, l'hélice la portuese à ailes, tous moyens sont défectueux et ne qui la élevant à une hauteur permanente qui est le maximum du travail, ce qui est impossible.

Reste les pompes aspirantes et refoulantes, les engins de dessèchement les plus économiques, même en demandant de puissantes machines et beaucoup de combustible.

Ne pourrait-on pas combiner une machine qui utilise mêmes avantages et consumant moins de charbon?

La description de une de ces machines à dessécher et à la Nouvelle Orléans peut donner à quelques-uns de nos compatriotes l'idée d'une construction meilleure en quelques points et qui puisse être mise à la portée des petits fermiers. Prenons une usine à la machine de la avenue de Londres sans doute il le plus belle des quatre employées à la ville. C'est un bâtiment carré, en briques, construit sur un bassin semi circulaire dans lequel le canal de Carrollton porte ses eaux de plus en autres provenant du déversement des eaux publiques ou de ménage distribuées par les pompes du "New Orleans." Cette machine dans une seche un espace de 3,500 hectares.

Ce bâtiment renferme un jeu de chaudières à vapeur, une pompe alimentaire, deux machines à vapeur indépendantes de 50 chevaux vapeur chacune et deux roues à ailes. Ces roues de 9m.15 de diamètre sur 1m.50 de large sont entièrement en fer, les deux côtés sont reliés par des boutons cruciaux, leur axe s'appuie sur deux murs qui ferment un bassin dont le fond parallèle à celui du canal est relevé en courbe de 60 centimètres au plus. Donnant un espace libre aux ailes, qui sont au nombre de 14 ou 16 dans la roue offerte, elles ont 2m 40 de longueur et sont inclinées dans le sens de la roue, ce qui contribue à un quart plus petit que le diamètre extérieur, ce qui donne une poussée à l'eau sans charger la roue de sa masse. La roue est mue par un pignon placé au bout de l'axe de la roue et en dehors de la machine à vapeur, engrenant dans des segments à denture intérieure, sur un des côtés de la roue à ailes et sa partie postérieure, de manière à obtenir une force tendant à ramener le pignon vers le centre. Derrière la roue le plus possible pour éviter une grande dépense qui n'aurait en de sens, elle est appuyée sur les deux côtés par des cintres dans les murs du bassin par un arc formé immédiatement après la courbe du fond du canal.

Si l'on dans les canaux venant de la ville est plus haute que ce du Lac Pontchartrain et situé derrière la Nouvelle Orléans, elle s'écoule naturellement par écluse qui n'est pas retenue, mais la moindre différence de niveau du côté du lac fait fermer cette écluse, est facilement combattue et à peu de frais de compatible par la roue dont le travail n'augmente pas en raison de la hauteur de l'eau contre laquelle elle agit.

C'est là le principe des meilleurs moyens de dessèchement et celui employé par beaucoup de planteurs de la Louisiane. Ces machines sont fort anciennes, quand le nécessité dans ce pays est 1832 elles étaient employées depuis longtemps, on a cherché des moyens moins coûteux, mais on est toujours revenu à la roue à ailes.

Quelle que soit l'amélioration qui puisse se présenter à l'Exposition Universelle sur cette matière elle est abre d'attirer l'attention de notre population agricole et de nos ingénieurs.

L'irrigation aussi demande l'attention des Exposants; à première vue, il paraît bien simple d'obtenir de l'eau d'un fleuve qui dépasse ordinairement et est rarement à des digues, mais l'est imprudent de couper les levées et à tous bases le fleuve qui est le maître de l'eau, bas quand crête des levées. Le fleuve à la Nouvelle-Orléans, est de 6m 90 à Baton Rouge à 289 kilomètres d'ici. On emploie depuis quelques années des moulins à vent pour pompe l'eau dans les canaux surtout pour les rizières, mais dans un récent voyage que j'ai fait sur le fleuve, j'ai remarqué qu'il beaucoup de ces moulins sont brisés par la violence des coups de vents. On ne peut songer à des machines à vapeur, elles sont trop coûteuses. Un bon moulin à vent solide, qui résiste, et de même et règle sa voilure automatiquement serait aussi une acquisition grandement remarquée à l'Exposition.

L. FERMAUX, Ingénieur civil,
Rapporteur.

Un journaliste, à un auteur dramatique:

—Etes-vous content de votre nouveau collaborateur?

—Enchanté! Quand je suis embarrassé, je lui demande son avis; je fais le contraire; et, alors, je suis sûr du succès!

GRANDE EXCURSION A LA BATISSE DE L'EXPOSITION,
Dimanche, 3 août 1884.
LE STEAMER MABEL COMEAUX,
E. J. COMEAUX, Capitaine,
—Partira—

Rue Esplanade	5:15 p m	5:45 p m
Rue Canal	5:00 p m	4:00 p m
Rue Jackson	2:30 p m	4:30 p m

Musique, danse et rafraîchissements à bord.
Billets, aller et retour, 25 sous. 1aout—3f

Avis de société.—Le soussigné continuera à s'occuper, comme par le passé, à son ancien local, No 10 rue Carondelet, des affaires d'escompte et de courtage de propriétés foncières en général, d'actions et de billets, sous la raison sociale de C. E. GIRARDEY & CO. MM. George G. Friedrichs et William A. Kernaghan, ses principaux employés depuis plusieurs années, seront désormais intéressés à ses affaires et s'associent à lui à partir de ce jour, 31 juillet 1884.

Pleine de reconnaissance pour le généreux patronage qui lui a été accordé dans le passé, la nouvelle raison sociale s'efforcera de continuer à le mériter.

1er août—1m C. E. GIRARDEY.

Avis.

Changement de raison sociale.

L'intérêt de feu HENRY DELÉRY, dans la maison de VOSS & TREPAGNIER, BROTHERS, a expiré le 16 juillet 1884.

Les soussignés continueront les affaires de commission et de produits de l'Ouest, et la raison sociale sera à partir de ce jour:

VOSS & TREPAGNIER,
HENRY J. VOSS,
F. O. TREPAGNIER.

Nouvelle-Orléans, 1er août 1884.
1er août—10f

Docteur E. Berjot,
243 RUE DESPARTES,
Spécialité de toutes les maladies des dames.
Cures certaines de toutes les affections anciennes ou récentes des organes génitaux.
Vingt huit années d'expérience.
Consultations en français, anglais, allemand et espagnol.
Office de midi à 2 heures. 29juin—3m

Décédé, hier matin, à 5 heures, à l'âge de 88 ans, SALVADOR FERNANDEZ, natif del Rosal, en Galice, Espagne, et résidant de la Nouvelle-Orléans, depuis 55 ans. Ses amis et connaissances, ceux de ses fils J. J. Fernandez et Jno. T. Fernandez et ceux de ses gendres J. A. Larose et J. A. de Bon, sont respectueusement priés d'assister à ses funérailles qui auront lieu cette après midi, à 5 heures. Le convoi partira de sa dernière résidence, No 257 rue de Chartres, près Ursulines.

Falleole, ci 31 de Juilé de 1884, à las 6 de la mañana, à la edad de 88 años, SALVADOR FERNANDEZ, natural del Rosal, Galicia, España, y residente en Nueva Orleans, desde el año 1829. Los Señores oficiales y miembros de la Sociedad Union Española de Nueva Orleans quedan respectuosamente convidados á asistir á su entierro que tendra lugar el Viernes 1º de Agosto, á las 5 de la tarde, de su última morada,